

roman

Coulées

Mahigan Lepage

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

COULÉES

Patapédia
Outaouais
Saint-Laurent

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 2^e trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada

Lepage, Mahigan, 1980-

Coulées

(Roman)

ISBN 978-2-923713-70-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-136-5 (PDF)

ISBN 978-2-89712-028-3 (ePub)

1. Lepage, Mahigan, 1980- - Romans, nouvelles,
etc. I. Titre.

PS8623.E618C68 2012 C843'.6 C2012-940542-6
PS9623.E618C68 2012

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Mahigan Lepage

COULÉES

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

Relief, Montréal, Noroît, 2011.

Vers l'Ouest, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

La science des lichens, Publie.net, 2011.

SITE INTERNET DE L'AUTEUR

www.mahigan.ca

Pour Josée

Je traîne dans ma tête des morceaux de chemins.

Jacques Brault

On ne part pas. – Reprenons les chemins d'ici...

Arthur Rimbaud

PATAPÉDIA

La gare d'autocar s'ancrait dans la partie est de la ville, là où commençaient à s'agréger les bâtisses lourdes: industries, commerces et hôtels. Le fleuve était tout près – on ne le voyait pas. Le bâtiment du terminus lui tournait le dos, se hissait contre, faisant écran au grand parking où nous attendions, ma mère et moi, le prochain départ.

De derrière le bâtiment parvenait le bruit du boulevard qui bordait le pourtour de la baie et séparait la ville du fleuve. Ce boulevard s'appelait René-Lepage, et je ressentais un orgueil enfantin à voir mon nom inscrit en toutes lettres sur des panneaux. Je ne savais pas encore que le seigneur Lepage, fondateur de cette ville même, né de l'autre côté de la grande mer qui s'ouvrait à l'embouchure du fleuve, était mon ancêtre.

Autour de nous, la ville s'appesantissait, s'écrasait sous le poids de la route. Elle se massait dans les carrosseries, les bâtisses et les moteurs. Ce n'était déjà plus Rimouski, en tout cas pas la Rimouski *intérieure*, humaine, habitable. J'étais en partance. Attendre dans le parking d'autocar,

c'était comme être à pied sur la grand-route. Petit et démuni, j'attendais qu'on me prenne et qu'on m'emmène.

Les véhicules lourds manœuvraient sur l'asphalte enneigé. Juste à les voir, je ressentais déjà les longueurs de la route et la tristesse du départ. Ma mère m'accompagnait jusqu'à la porte de l'autocar. On s'embrassait, sur la bouche – quand j'étais petit, mes parents, mes deux parents m'embrassaient toujours sur la bouche. Puis je montais, seul. Ma mère ne repartait pas tout de suite: elle attendait. Quand le car s'ébranlait, elle m'envoyait la main, et des baisers. Assis sur mon siège, je lui répondais en lui envoyant de grands signes. J'avais toujours cette impression frustrante de ne pas être vu, parce que les vitres du car étaient *fumées*, si bien que du dehors on voyait mal au-dedans.

Alors je me calais dans mon siège, me préparant à supporter la charge des trois heures à venir.

On est dans un autocar comme à l'intérieur d'un tambour: les secousses, le bruit du moteur vous parviennent amortis, assourdis. Ils vous cognent au fond de la tête, et on en devient oppressé et nauséux. On n'est plus rien qu'un ballot transporté.

Ce trajet, je le connaissais par cœur. Dès les premiers kilomètres, j'étais assailli d'ennui et de solitude. Je regardais se défaire ce qui restait de ville. Les derniers massifs de ciment et de tôle s'effondraient derrière nous, comme on passait devant le quai de Rimouski, avancée de béton

dans le fleuve blanc et gelé – on y reviendrait un jour, on serait autre alors, sans doute, et le fleuve aurait dégelé et bleui.

La ville disparaissait, le vide nous gagnait. On se sentait minuscule sous le grand ciel maritime et venteux, transporté dans le ventre froid de l'autocar. J'avais dû rompre provisoirement les amarres qui me retenaient à la mère, sans pouvoir encore me raccrocher aux bouées du père. Dans l'intervalle, j'étais privé d'attaches, désarmé. Le chauffeur d'autocar, qui seul aurait pu assurer une sorte de relai tutélaire entre mes deux parents, était au contraire dur et indifférent envers moi. J'habitais temporairement l'entre-deux, la dislocation, si encore cela peut s'appeler habiter : rien, entre Rimouski et Matapédia, n'évoquait pour moi l'hospitalité. Le paysage, vidé de tout liant affectif, se délitait devant mes yeux.

La route longeait l'estuaire un certain temps, puis, à Sainte-Flavie, elle se divisait en deux bras qui partaient étreindre le pourtour de la péninsule gaspésienne pour finalement se rejoindre et s'empoigner tout au bout, à Gaspé. L'autocar alors virait à angle droit et piquait vers les terres, tournant définitivement le dos au Saint-Laurent, à l'univers maritime de la mère.

Il fallait encore traverser la petite ville de Mont-Joli et grimper une hauteur, redescendue aussitôt – sorte de barrière naturelle, bourrelet que la terre aurait hissé pour se protéger du grand fleuve tout près. De l'autre côté, on aurait dit que le paysage se terrait. La neige s'accumulait en névés entre les montagnes, gonflant les champs aux abords de la route recreusée. On était descendu

dans la vallée de la Matapédia. C'était un paysage ondulé et marbré de campagnes et de forêts. Aux fermes de silos dressés succédaient les scieries de forme conique, qui donnaient au lieu quelque chose d'un peu futuriste.

On traversait des petits villages de maisons basses que surplombaient des églises démesurées. Des lieux-dits aux noms étranges, devenus avec le temps familiers : Saint-Moïse, dont le tréma m'intriguait ; Sayabec, qui se disait *Sébec* ; Amqui, dit *Amcouï* ; ou Causapscal, que l'on prononçait fautivement *Causapiscal*.

Puis la route se collait de près à la rivière Matapédia, suivait ses méandres, s'accrochait aux chevilles des montagnes. Par endroits s'élevaient des murs de roche dynamitée, surfaces lisses et verticales dont certains avaient profité pour exprimer, en des graffitis aux couleurs diverses, leur amour de Jésus ou de Julie. Ces parois m'inspiraient une sourde frayeur : je craignais les éboulements. Des panneaux les annonçaient clairement, qui représentaient, en noir sur fond jaune, de gros rochers détachés d'une montagne, déboulant une pente raide. Dans un épisode de *Passe-Partout*, l'émission pour enfant que tous ceux de mon âge regardaient, on nous avait instillé la peur des éboulements : on voyait ce panneau, et en même temps on percevait un immense tremblement, une détresse. La télévision connaissait le monde que j'habitais, ses reliefs, ses panneaux, ses signes. Et elle annonçait la catastrophe.

C'étaient des histoires que je me racontais, un film de peur que je me passais et repassais dans l'autocar, tandis qu'au-dehors défilait la vallée de

la Matapédia. J'étais si seul. Village après village, le car se vidait. Vers la fin, souvent, il n'y avait plus que le chauffeur et moi, et aussi parfois un dernier petit vieux, ou une petite vieille, qui, assis tout en avant, entretenait le chauffeur de choses sans importance.

Je m'asseyais tout au fond, me renfrognant dans ma solitude. Je regardais par la fenêtre. De l'autre côté de la rivière, des lignes à haute tension écharpaient des montagnes denses et rondes. On apercevait successivement : un train de marchandises, un garage, un pont couvert, un hameau, une gare désaffectée. Mais de ce qu'ils avaient bâti, partout, les hommes semblaient s'être absentés. C'était un monde minéral, aux parois de roc, aux machines de fer, monde qui risquait à tout moment de se briser en de grands éboulements de falaises. Transbahuté au fond du car, j'avalais encore quelques kilomètres de désolément.

Quand, au détour d'un méandre, surgissait enfin le pont tant attendu : le pont des Plateaux. Le car s'arrêtait quelque cent mètres plus loin, dans le parking d'un restaurant/station-service : chez Pitre. Le nom brillait au sommet d'un poteau de fer, à l'intérieur d'une enseigne en forme d'étoile.

Je vois mon père à travers la vitre fumée, il m'attend. Je descends. Je suis si content de le retrouver ! On s'embrasse, sur la bouche. Le trajet aura été un intervalle douloureux de vide et de solitude entre deux parents, entre deux embrassades.

Je monte dans le pick-up du père. C'est un homme fort et large, aux mains épaisses, aux

épaules forgées par le travail de la ferme et du bois. L'homme et le camion semblent avoir été coulés dans un seul moule : même carrure, même force, même assurance. Je ne risque plus rien – *je crois que* je ne risque plus rien, bien installé dans l'habitacle du véhicule, réfugié sous l'aile fuselée du capot, mon père au volant.

Dehors, l'hiver se déchaîne de plus belle. L'homme a bravé la tempête pour venir me chercher, et ça me fait chaud en dedans. Les flocons dévient sur le pare-brise incassable. Les roues du pick-up mordent dans la neige. La camionnette roule doucement vers le pont des Plateaux. Mon père me ramène à la maison.

La tempête, le froid, les tourments, l'hostilité du monde se brisent aux angles de la coque solide qui nous abrite. On avance dans le monde, et en même temps on en est protégé.

Avant, on allait parfois plus à l'est. On allait rarement à l'ouest. Le monde, le grand monde, l'au-dehors des Plateaux, c'était l'Est. Je ne connaissais rien ou presque de la vallée de la Matapédia. Les noms Amqui, Causapscal, Sayabec et Rimouski m'étaient plus ou moins inconnus. Quant aux noms de Québec, de Montréal, de Sherbrooke, ils indiquaient des distances incommensurables, des sortes d'au-delà du monde. J'étais allé une fois, deux fois peut-être dans ces villes, mais ces voyages étaient des exceptions, des singularités qui ne communiquaient absolument pas avec mon petit monde étanche – le monde des Plateaux.

L'Est, c'était déjà beaucoup. Et pourtant, c'était bien peu de choses.

On roulait vers l'est sur la 132 qui continuait. Dans la voiture, il y avait ma mère, parfois ma sœur. Plus rarement, il y avait aussi mon père. On était quelque chose comme une famille, à cette époque-là. On sortait des Plateaux, en famille, partielle ou entière, pour rejoindre la ville ou la mer, et trouver des choses et des paysages que notre petit univers de montagnes ne recelait pas.

Par là-bas, tout était différent. Jusqu'aux noms qui étaient autres, *étranges* même. C'étaient d'abord Campbellton et Carleton, qu'on prononçait *Campbelltonne* et *Carletonne*, à l'anglaise. Deux noms très semblables, que je confondais souvent, et qui indiquaient pour moi un même pays, étranger, où l'on parlait une autre langue, inconnue. Pourtant, les villes de Campbellton et de Carleton ne campaient pas du même côté de la frontière: la première était néo-brunswickoise et anglaise, la seconde québécoise et française.

Sous le nom de Campbellton, je découvrais pour la première fois la ville. Ce n'était pas une très grande ville, mais il y avait déjà en elle, comme résumé, tout ce dont les grandes villes sont faites. On la découvrait d'un seul coup, violent, en même temps que l'étendue maritime. Elle était sise de l'autre côté d'un détroit de la baie des Chaleurs qu'un pont métallique enjambait. Elle se dressait au-dessus des eaux comme une bande inégale de formes géométriques complexes et grises. De grandes cheminées s'échappaient dans le ciel, hissant au-dessus des constructions un couvert de fumée blanchâtre. La ville présentait d'abord son port et ses usines.

Alors qu'on roulait sur le pont et qu'on voyait grossir les formes géométriques, mes parents disaient : *On est au Nouveau-Brunswick!* Ils ne manquaient jamais de souligner le changement de province. C'était pareil à la rivière Restigouche où l'été nous allions parfois nous baigner : les hommes disaient *On s'en va au Nouveau-Brunswick!* et ils traversaient la rivière à la nage. Depuis l'autre rive, semblable à celle-ci mais désignée par un autre nom qui à lui seul suggérait un pays étranger, ils envoyaient la main. Aller au Nouveau-Brunswick, voilà qui n'était pas neutre. Voilà qui n'était pas rien. C'était voyager déjà.

C'est là pourtant que je suis né, à l'hôpital de Campbellton, parce que c'était le plus proche de notre maison : une heure de voiture environ. Je n'ai jamais bien réussi à concevoir ma naissance à Campbellton ; c'est comme si j'avais vu le jour en pays étranger. Il y avait ce récit que ma mère racontait. J'avais fait une bronchite qui avait tourné en pneumonie, on m'avait placé dans un incubateur. Mes parents roulaient de la maison à l'hôpital aller et retour chaque jour pour me voir. Après quelques jours, une semaine, ils n'en pouvaient plus de me voir là, seul et encagé. Les médecins ne voulaient pas me libérer : il fallait attendre encore. C'était trop pour mon père : il a brisé l'incubateur, m'a pris dans ses bras et m'a ramené à la maison. Je l'imagine marchant vite dans les couloirs de l'hôpital, les infirmières à ses trousses, me transportant hors de ma prison, mû par une juste colère. C'est ainsi que j'échafauderais le mythe de ma venue au monde, au pays : on m'avait repris à la ville étrangère.

Coulées

Je garderais, de toutes ces années d'entraves et d'isolement, une soif insatiable de déplacement et de vitesse, de villes et de voyages, un besoin inextinguible de mobilité, de courant, une pulsion de fuite en avant. Jusqu'au jour où je n'ai plus eu le choix, pour continuer d'avancer, que de retourner amont et d'entreprendre ces coulées, par lesquelles j'allais avoir à remuer des fonds d'inavouable, à déplacer des masses de temps inertes, qui encore me retenaient et me tiraient arrière. Que dans plus grand et plus fort, plus fluide, tout cela soit emporté et noyé – et ne demeurent finalement empreints, pour chaque territoire retraversé, que la couleur et le mouvement vifs d'une rivière.

Coulées: la Parapédia, l'Outaouais et le Bas-Saint-Laurent. Trois récits, trois lieux, trois traversées. Dans l'enchevêtrement des rangs, des villages et des villes, se font et se défont les rêves jusqu'à l'éclatement du territoire. Écriture de la voix. Écriture de la route. Une prose portée par l'amitié et la force des paysages.

Né en 1980, Mahigan Lepage a grandi en Gaspésie. Il a habité en Outaouais et dans le Bas-Saint-Laurent. Depuis 2000, il vit à Montréal. Il a publié chez Mémoire d'encrier *Vers l'Ouest* (2011).